

De Clotilde à Lurens

Vous me fuyez, Lurens. Voici douze mois que je n'ai entendu le son de votre voix ; trois ans que vous ne m'avez présenté l'une de vos fiancées ; quinze que nous n'avons pas couru ensemble dans les prairies vertes et mauves ; depuis un siècle je crois je n'ai plus porté dans mes bras le frère aux boucles blondes et au regard rageur. Je vous regrette. Parfois je pense à vous, entre deux souffles d'aube, comme si vous étiez encore mon amant supposé, mon paladin des autres ciels, mon dormeur d'infini. Dans les bras de mes amoureux, un éclair de vous parfois passait, quand je pensais aux yeux qui se plissent – aujourd'hui je m'émeus quelquefois même s'ils n'ont le sourire un peu bleu ; bientôt j'en viendrai à me réjouir qu'ils ne vous ressemblent pas, puisqu'à être si volage, vous finissez par n'être plus du tout fidèle.

Prenez garde, je finirai par me marier puisque vous me fuyez, Lurens.

Clotilde

De Lurens à Clotilde

Il est vrai, Clotilde – voici longtemps que nous ne connaissons plus ensemble la fraîcheur des autres matins. Nous n'allons plus nous promener dans les jours à venir, et sans doute nous n'entendrons plus jamais l'appel du grand cheval d'ailleurs. Si je vous disais : « Ne vous en prenez qu'à vous-même », sans doute serais-je terriblement injuste, car lorsque les routes des voyageurs divergent, peut-on dire que c'est l'un qui s'écarte de l'autre ? Pourtant, aux jours de ces prairies vertes et mauves, n'est-ce pas vous qui déjà me disiez : « Il faudra saisir ton épouvantable coursier couleur des saisons, et l'emmener à ton gré le long des rives de ce qu'ils appellent le Temps ; et lorsque tu pénétreras dans les autres villes, tu iras si vite qu'ils ne pourront s'emparer de toi avant que tu n'aies mis à sac leurs quarante-et-une églises ; leurs trois cents tours de la mort ; leur dernier et lamentable trésor des soixante mille sagesses toutes égales. Alors même moi je ne pourrai te suivre, et tu m'oublieras, mais tu garderas cependant de moi le souvenir de ces tresses. » Et vous les tordiez dans l'eau du ruisseau. Plus tard vous m'interdisiez de pénétrer dans votre chambre, lorsque vous y revêtiez votre robe des sourires, et un jour vous avez même perdu une rose que j'avais cueillie, au risque de me faire prendre par la maréchaussée et pendre par le bailli, au jardin fendu et défendu ; il est vrai qu'elle était desséchée depuis bien des années. Je faisais des tours du monde, comme vous me l'aviez ordonné en rêve. Plus tard, lorsque je vous fis parvenir de l'autre extrémité de la terre, sous un pseudonyme, *La cavale du roi perplexe*, *Le sagittaire des étreintes*, et même *L'iniquité des songes* – rien ne vous a touchée, vous n'y avez pas reconnu la voix

- 155 -

de votre frère. Mais déjà le futur avait commencé, et vous ne vous en aperceviez pas ! On craignait les mots atomiques, et vous restiez sous votre toit, chantant tranquillement la clef des planètes comme si vous ne vous doutiez de rien ! Passe encore. Je me suis déguisé en vieille femme, quand vous me pensiez en Ecosse, et j'ai fait l'entremetteuse pour un Vénitien qui me ressemblait. Mais vous m'avez parlé de votre amant aux yeux plus que verts.

Ainsi, même votre lettre est trompeuse, Clotilde, et je repars aux antipodes. N'ayez crainte – quand viendra l'heure, j'aurai soin que ce soit en ces marais dont, il y a bien longtemps, vous m'avez assuré *qu'ils conservaient leur homme*.

Lurens



Guy Braun, *A la croisée*. Aquatinte. (Détail).

Tôt le matin, S. s'était embarqué dans la capitale ; l'air était à peine brumeux. Puis une petite pluie fine s'était mise à tomber, plus tard de larges gouttes et par moments des torrents d'eau qui s'écrasaient sur le pont. Il n'était plus possible de distinguer les rives qu'en de rares instants. De temps à autre il entrevoyait la silhouette d'une terre, du bord du fleuve ou de l'une des îles dont il savait qu'elles en parsemaient le cours.

A plusieurs reprises le bateau stoppa. Il se souvint d'avoir lu sur une carte le nom du premier port ; ceux des autres, la plupart réduits à de minuscules embarcadères, lui étaient inconnus. Des voyageurs descendaient, aucun n'embarquait. Finalement, ils ne furent plus qu'une vingtaine, presque tous réfugiés dans le salon enfumé du pont inférieur.

Après cinq à six heures, ils s'arrêtèrent une fois de plus. S. vit que tous ses compagnons de voyage se disposaient à quitter le bord. Il ne parvenait, cette fois, à distinguer sur l'embarcadère aucune inscription indiquant le nom de la localité.

Se tournant vers le dernier des passagers qui s'étaient groupés le long du bastingage, il prononça, sur un ton interrogatif, le nom de la petite ville où il se rendait. C'était la seule manière qu'il eût de l'interroger. En effet la langue du pays, dans lequel il avait passé les premières années de sa vie, lui était devenue presque totalement étrangère.

L'homme répéta le nom et ajouta une longue phrase. S. écarta les bras en souriant pour montrer qu'il ne comprenait pas... L'autre ne sourit pas et répéta la phrase. S. fit un geste évasif et franchit la coupée à sa suite.

Tous se hâtaient vers un édifice bas et allongé construit à une cinquantaine de mètres de la jetée. Il les suivit et s'assit avec eux sur une des chaises de bois alignées le long des murs.

La pluie tombait toujours avec une force pareille. S. se sentait fatigué et somnolent. A un moment il s'aperçut qu'il ne restait plus que quelques voyageurs dans la petite bâtisse. Deux d'entre eux ouvrirent la porte ; une rafale refoula de l'eau sur le seuil, tandis qu'ils la repoussaient derrière eux.

Quelques minutes passèrent. Trois autres personnes échangèrent quelques mots, et à leur tour se levèrent et sortirent.

S. était maintenant seul, mais il se sentait repris d'une pénible torpeur. De toute façon, il se disait vaguement que la pluie était pour le moment trop forte pour qu'il pût, dans cette ville inconnue, se lancer dans l'entreprise qui l'avait amené si loin de chez lui : la recherche du très lointain parent dont il avait entendu dire qu'il y habitait. De sa famille n'était resté en vie, après les événements qui avaient frappé l'Europe, que cet arrière-petit-cousin.

Il se laissa glisser au sommeil.

Il crut que son cauchemar durait encore quand il fut brutalement secoué par l'un des quatre soldats au casque bien connu, vêtus de l'uniforme vert-de-gris...



Guy Braun, *Soir d'été*. Manière noire.